

Le bol de riz chaud la nuit de Noël

En regardant mes deux jeunes enfants entrain de défaire les paquets cadeaux de Noël, ravis, le sourire éclatant, je suis heureux et satisfait. Je m'efforce de me battre contre toute sorte de difficultés pour donner le sourire aux êtres qui me sont chers. Je me suis promis d'éviter à mes enfants de vivre les difficiles expériences que j'ai dues subir dans ma jeunesse.

Un ami m'a demandé de participer à la rubrique culturelle de la publication de TQT. Cet ami sait bien que je ne suis pas un bon élève en lettres mais m'encourage à écrire une nouvelle pour les amis lecteurs de TQT, un récit triste ou gai, un vécu. Je réfléchis à ce que je pourrais bien raconter. Dois-je narrer de petites histoires d'une grande banalité ? Bien, je choisis donc de raconter une histoire des plus « banales ».

L'année où j'étais en seconde, un grave événement était arrivé à notre famille. Ma mère décéda d'un cancer à un âge relativement jeune. Elle était morte à cause des personnes se disant bons médecins, « consciencieux comme une mère » selon l'adage. Ils avaient retardé l'opération chirurgicale et de ce fait, ma mère avait dû subir d'importantes douleurs 10 mois durant. De la voir souffrir ainsi, j'avais le cœur brisé tout en ayant un sentiment d'impuissance, de haine et de colère. Mais tout cela ne redonnait pas la vie à ma maman bien aimée. Me voilà orphelin de mère.

Deux mois plus tard, ma famille dut affronter une autre grande épreuve. Toute la maisonnée avait été emprisonnée. Mes grandes et petites sœurs furent libérées rapidement, mais pas mon père, mon frère et moi. Fort heureusement je fus relâché peu de temps après.

Dans le car qui me ramenait à la maison, j'étais heureux à l'idée de revoir mes sœurs mais j'étais aussi un peu inquiet, n'ayant pas eu depuis de leurs nouvelles.

A destination, le ciel me tomba sur la tête, en travers de la porte d'entrée une bande de papier indiquait que la maison était sous scellés. Je n'avais aucune idée de ce qu'étaient devenues mes sœurs mais j'avais réussi à savoir par quelqu'un de la famille qu'elles avaient trouvé refuge dans une pagode. J'étais absolument seul, sans un sou en poche. A ma libération on m'avait donné juste de quoi payer le car pour Saigon et rendu mes deux vieilles tenues vestimentaires, dont l'uniforme du collègue TQT.

Toute ma fortune.

J'allais de maison en maison demander un hébergement mais partout c'était le refus. Refus dit gentiment ou vertement. On m'expliquait qu'héberger quelqu'un comme moi porterait préjudice. Ainsi, ma première nuit de liberté était aussi ma première nuit sans toit, à dormir sur les trottoirs !

Le soir la faim me tenaillait. En prison, on avait peu de choses à manger, mais au moins on avait quotidiennement ses deux repas de riz rouge avec du gros sel. Avec la liberté, désargenté, je ne savais pas comment avoir de la nourriture. Mes sœurs étaient dans une pagode très éloignée, à Biên Hoà, quant aux personnes de la famille... ils me fermaient la porte au nez ou au mieux m'autorisaient à me désaltérer dans la cour.

La ville s'éclaira, et moi qui errais, j'allais de Da Kao à Saigon. Je tremblais de faim et commençais à avoir des étourdissements. Désespéré, je ne savais où aller. Je me retrouvai dans la rue Le Loi là où il y avait beaucoup de passages et me reposai sur un banc en pierre en attendant la nuit.

« Bien, cette nuit, il va falloir dormir à la belle étoile » pensai-je. C'était inimaginable d'en arriver là. Plus l'heure avançait, plus il faisait froid. Affamé, je ressentais encore plus le froid. J'aspirais à un pain ne serait ce que du pain sec. J'avais envie d'un bol de riz ou de n'importe quoi à se mettre sous la dent. Le peu d'honorabilité qui me restait m'empêchait de faire autre chose que de rester là, assis, à attendre le jour, tremblant de faim et de froid...

J'allais dormir quand même devant la vitrine de la librairie Khai Tri, sans couverture, avec mon baluchon en guise d'oreiller. J'étais recroquevillé car il faisait froid, je ne trouvais pas le sommeil mais gardais les yeux fermés pour trouver un peu de repos. Complètement chamboulé, remué, très angoissé je me demandais jusqu'à quand aurais-je dû dormir dans la rue et puis demain comment aurais-je trouvé à manger? Je n'avais jamais eu à m'inquiéter d'un repas ou d'un vêtement. Je regrettais le temps où j'avais été avec mes parents: le matin, petit déjeuner, puis les 2 repas et tard le soir une soupe sucrée. Je n'avais pas su apprécier à leur

juste valeur les choses que j'avais possédées et les choses que m'avaient données mes parents. Tout avait été là, facilement et naturellement. J'avais rêvé, en ce temps là, de tellement plus que d'un simple bol de riz.

Le lendemain matin j'étais debout tôt car il y avait déjà beaucoup de passants. Je me sentis très las mais n'éprouvai plus la sensation de faim et avec mon baluchon je me dirigeais négligemment vers Cholon. Un jour passa, je n'avais rien dans le ventre hormis de l'eau bue à la fontaine de la rue Nguyễn Huệ ou au jet d'eau des bassins dans les squares. Même si l'eau avait un goût difficile, je m'efforçais à en boire assez pour faire passer la faim. J'avais donc acquis cette expérience: boire de l'eau pour oublier la faim.

Pendant cette période, c'était les vacances d'été au collège TQT, cet été de l'an 1978 j'étais encore fort jeune. Après des jours de faim, faim atténuée par rien que de l'eau, je commençais à faire partie du bataillon de gens qui allaient finir les restes des repas ou les restes des soupes dans les restaurants autour de Saïgon. Je n'avais plus de respectabilité, je vivais comme cela seize mois durant, dans la ville où je fus né et où je grandissais !

Puis je prenais le chemin de l'école à la rentrée. Dans la journée j'allais au collège TQT, aussitôt l'école finie, je quittais l'uniforme de TQT et je courais pour avoir quelque chose à manger et pour trouver un endroit où dormir. Au jour le jour.

Je vadrouillais autour des petits restaurants populaires ou des échoppes de soupe pho ou hu tiêu.. Je repérais les tables où les consommateurs étaient sur le point de s'en aller, puis aussitôt les clients partis, je me précipitai pour vite boire le fond de soupe qui restait! Des fois dans le bol de hu tiêu flottait un cure dent, tout dégoûté mis de côté, je le repêchai et avalai toute la soupe. D'autres fois, quand des jeunes enfants de riches qui se restauraient avec leurs parents, laissaient leur assiettée de riz ou leur plat d'oeuf, je n'hésitai pas à sortir un bout de pain pour nettoyer tout cela, pain avec un peu de sauce de soja que me donnait quelques soirs la boulangerie Bay Quang à Da Kao. Souvent la patronne du restaurant me disait en secouant la tête :

« Avec toi, je n'ai plus à faire la vaisselle, tu nettoies bien mieux »

Certains soirs j'étais assis vers les quais Bach Dang ou le boulevard Nguyễn Huệ à l'affût de verres de café glacé. J'allais rapidement, dès que possible, me verser le fond de thé qui était servi avec le café. Il m'arriva de m'étrangler presque avec les glaçons tellement j'engloutissais vite de peur d'être chassé. Un temps j'adorais m'asseoir près des étals ambulants de seiche grillée au feu de charbon de bois pour en humer les effluves, j'en salivais mais en même temps cela me donnait faim. Du coup j'évitais de le faire car l'odeur de seiche grillée excitait et mon appétit et mon ventre vide. Aucun intérêt!

A y penser, je trouvais que c'était incroyable que j'eusse pu faire tout cela pour vivre. Je ne croyais pas moi-même en être capable. Quand je me regardais dans les vitrines des boutiques ou des magasins, je me trouvais le visage émacié, très basané, le corps tout pâle et tout maigre. Plus grave, parfois j'eus des quintes de toux bien inquiétantes. A vrai dire je ne me reconnaissais plus et physiquement et mentalement. Je n'avais plus la moindre dignité.

Et puis je passais ma première nuit de Noël dehors. Sans foyer, sans famille, sans parents, sans nourriture, je flânais à regarder les vitrines et les magasins gorgés de marchandises pour les fêtes de Noël et remplis de foule. Malgré tout, je pensais à ne pas oublier de me placer près des restaurants plus huppés pour pouvoir gober plus de restes de soupe pho, ou de plats de riz, pour moi cela était mon repas de réveillon de Noël. Comme c'était le temps des fêtes, les clients des restaurants étaient plus avenants et moins agacés par des gens comme moi. Ils n'aimaient guère cependant qu'on se fût approché trop près d'eux de peur d'être volé. Même si j'étais démuné de tout, désargenté, affamé jamais je n'avais pensé à cela. N'étais je pas dans un collège catholique et je me devais d'honorer l'établissement dans lequel j'étudiais.

Quelque fois j'allais chez ma grand-mère maternelle pour allumer quelques bâtons d'encens à l'autel de ma mère. Comme ma famille était éclatée sans demeure, l'autel de ma mère avait dû être tenu chez ma grand-mère maternelle. Cette fois là ma grand-mère qui ne savait rien de ma situation me dit de rester dîner. Ma tante, sœur de maman et son mari, l'oncle, lui cachaient absolument tout de peur que cela allait coûter si jamais ma grand-mère venait à s'occuper de moi! Et que dire alors de la sœur de papa, ma tante qui

s'approprié l'argent que mon père lui avait confié en prévision d'un échec de son émigration. Elle ne nous avait retourné aucun sou pensant que mon père, avec son arrestation pour complot, devait finir sa vie en détention. Notre fratrie était éparpillée, on ignorait où se trouvait l'un l'autre et il n'y avait pas de téléphone pour se retrouver facilement comme actuellement.

Donc, chez grand-mère, assis à regarder les plats chauds, mon ventre criait famine, gêné, ne voulant m'imposer j'attendais que mon oncle et ma tante eurent fini de manger, Ils ne me demandaient jamais comment je m'en sortais et ne parlaient que de leur besogne. Je finis mon premier bol de riz d'un battement de cil! S'il y avait eu un concours de manger un bol de riz rapidement jusqu'au dernier grain, j'aurais sûrement gagné. Pour moi, les grains de riz étaient de vraies perles, des perles divines. Pour moi il n'y avait aucune nourriture meilleure que le riz, chaque grain de riz m'était précieux. Alors que j'allais me servir un deuxième bol, mon oncle lançait l'air de rien:

- Maintenant le riz coûte très cher, personne n'en a trop pour en donner à d'autres.

Et il souleva le couvercle pour jeter un œil dans la marmite. Honnêtement l'envie de riz me faisait saliver mais les paroles de mon oncle m'enrageaient. Mon cœur se serra et je ressentis une frustration et une grande tristesse. J'eus une pensée pour ma mère, même si elle n'était plus de ce monde, je ne devais pas faire atteinte à sa dignité. Silencieusement j'allais vers l'évier avec mon bol vide de tout grain de riz et le lava puis je dis à ma grand-mère:

- Grand-mère, je n'ai plus faim, je te remercie et je remercie oncle et tante.

Me scrutant elle me dit rapidement :

- Pourquoi ne manges tu pas plus?

- Non, j'ai assez mangé, grand-mère.

- Je te trouve mauvaise mine, es tu malade?

- Non, je ne suis pas malade, dehors le soleil tape fort et ça me fatigue un peu.

Aussitôt ma tante assène :

- Tu n'as pas à t'en faire, c'est un garçon! S'il a mauvaise mine, c'est parce qu'il fume de la drogue non?

Le couple se mettait à critiquer mes parents, disant que s'ils avaient des enfants dans cet état, c'était dû à leur vie immorale. Je restai coi, ne prenant pas la défense de mes parents, je savais trop que quoiqu'il en fût, ils ne m'auraient pas écouté et encore moins cru. Je gardais donc le silence persuadé qu'il n'y avait que seule la perspective de ma réussite dans la vie aurait été une bonne réponse.

Affolée, grand-mère qui croyait ce qui se disait :

- Ciel, comment cela se fait il que tu fumes de la drogue?

Je la regardais:

- Jamais je ne touche à la drogue, sois rassurée. J'ai toujours en mémoire ce que maman m'avait recommandé.

Ces histoires de drogues, inventées par ma tante et mon oncle, se répandaient dans toute la grande famille. C'était pour cela que les gens se méfiaient beaucoup de moi lorsqu'il m'arrivait d'aller leur rendre visite, ils me surveillaient bien, de peur que je ne leur auras volé quelque chose.

Je saluai ma grand-mère et quittai rapidement les lieux, ne voulant plus en entendre davantage. Accusé à tort, j'étais enragé, chancelant je m'en voulais d'être lâche! Je fus lâche d'avoir accepté de rester manger avec ma grand-mère pour un bol de riz chaud, laissant l'occasion à mon oncle et à ma tante d'insulter gravement mes parents.

Quand j'allais boire les restes de soupe, finir les plats, on ne me connaissait pas et personne n'insultait mes parents. Pourquoi la tante, qui était quand même la propre sœur de ma mère se comportait-elle comme cela avec moi? J'eus une pensée pour maman et me fis le serment de ne plus jamais revenir chez l'oncle et la tante pour manger, même si à l'avenir je devais mourir de faim et de froid.

Il faisait froid la nuit de Noël cette année là. J'étais installé dans la rue Lê Loi à regarder les passants. Les jeunes de mon âge avec des glaces ou des barbes à papa me rappelaient ma fête de Noël de l'année précédente. Les guirlandes scintillantes et les étoiles étincelantes me faisaient penser à notre Noël en famille. Ma famille n'était point de confession catholique, cependant notre fratrie était scolarisée dans des établissements catholiques tels que Taberd ou Thiên Phuoc et tous les ans nous fêtions Noël. Lanternes, crèche, bûche, victuailles nous réunissaient pour fêter la Nativité. Je me rappelais comment était succulent et odorant le poulet frit dans du beurre. Je rêvai à ces bons souvenirs et me dit :

- Ce soir s'il y avait un poulet frit au beurre, je l'aurais englouti en entier.

Mais ce n'était qu'un rêve. Dans la réalité, mon corps manquait de tout:., des protéines, des glucides, des graisses. Si j'avais encore tenu debout après sept mois, ce serait probablement dû à une réserve dans mon foie, dans laquelle le corps aurait puisé au fur et à mesure.

Quelques fois j'étais tenté d'aller chez un camarade de classe, mais puisque c'était un ami, alors, j'avais un peu de complexe qui m'empêchait de le faire? Ou bien, était ce la peur de voir le bonheur de sa famille réunie ? Cela m'aurait arraché des larmes et aurait désolé tout le monde?

De plus, toute la famille d'un autre ami intime, chez qui j'allais souvent, avait péri en mer, une fuite tragique. Ils m'offraient le couvert, des bols de riz chauds empreints d'amour. J'étais triste et s'ils avaient été là je n'aurais pas été dans cet état lamentable.

Arrivé jusqu'ici de mon récit, je ris, je ris d'un rire amer, d'un rire larmoyant. Je pense que tout le monde trouve singulier que des amis puissent m'offrir des bols de riz chauds de tout leur cœur, alors que des gens de ma propre famille ne peuvent pas agir de la sorte. A vrai dire la vie est pleine de choses bizarres, et de cette période de ma vie j'ai retenu des leçons inoubliables. J'aime mes amis et je glorifie l'amitié. Je leur suis redevable. Ils sont des personnes qui m'aiment plus que mon oncle et ma propre tante. Je me promets de témoigner ma gratitude à tous ces amis qui m'avaient aidé d'une façon ou d'une autre.

S'il y avait une dissertation sur le riz qu'on mange quotidiennement, j'y participerais volontiers pour dire tout ce qu'il y a de précieux dans le riz. Il existe des choses quelconques dans la vie mais nous n'en prenons pas la mesure, et lorsqu'on en est privées on se rend compte de leur valeur. Nous marchons, courons et dansons sans nous soucier de l'importance de nos jambes, cependant, si par malheur nous perdions nos jambes accidentellement ou, si pour n'importe quelle raison nous perdions l'usage de celles ci alors nous réaliserions combien c'est précieux de pouvoir faire le moindre pas avec nos jambes. J'ai appris ces choses après des mois de vagabondage dans les rues et sur les trottoirs. Adolescent, ce sont là des expériences que j'ai acquises, dans les larmes et l'humiliation.

Après cet épisode difficile de ma vie, plus tard, le destin, encore une fois, me forçait à comprendre plus encore ce qu'un bol de riz représentait et ceci pendant une longue période. Je devais amèrement manger un bol de riz mélangé à quelques graviers, manger avec les doigts, manger chaque grain de riz ramassé par terre. A maintes reprises j'avais dû manger des grains de riz teintés de mon propre sang. J'étais devenu plus endurci, plus entêté et ma volonté de vivre à tout prix était plus tenace. Je pouvais ramasser du riz sur le sol près des latrines et m'en délecter, ne sachant plus la notion d'hygiène. Mais nuit et jour j'espérais sortir au plus tôt de cette situation.

Il n'y a pas longtemps j'ai eu l'occasion de revenir dans mon pays natal. Je retournais dans les rues où je vivais, les restaurants et étals où je guettais comme un chien affamé attendant le maître pour avoir un os à ronger. Tout avait beaucoup changé, à l'emplacement de certains des restaurants ou gargotes s'élevaient des bureaux ou des dancings flamboyants. Devant les restaurants populaires qui existaient encore, je me revoyais trente ans auparavant.

Je regardais, immobile, des personnes gobant les restes de pho comme je l'avais fait dans le temps, et je ressentais une certaine douleur pour ces gens malchanceux. Je venais alors vers eux, tenais leurs mains et leur offrais un peu d'argent tout en leur adressant des mots d'encouragement. Je leur souhaitais plus de chance dans leur lutte pour vivre: des restes plus importants de pho ou de plat ! C'était bien leur espoir de tous les jours comme cela avait été le mien auparavant. Les jours où j'aurais pu avoir un reste de soupe avec un bout de viande, un reste de plat de riz à la viande avec encore un peu de chair attachée à l'os, étaient des jours où j'avais été plus gai car

rassasié et j'avais passé alors une bonne nuit. Le bonheur, en ce qui me concernait n'avait été que cela, facile et banal.

Il était une fois, étant au restaurant avec des collègues de travail étrangers, au Vietnam pour une mission, je vis un garçon d'une douzaine d'années, maigre et pâle, qui regardais, de dehors, notre table pleine de victuailles tout en guettant la patronne. Je comprenais plus que personne, ses attentes et désirs. A le voir je sus qu'il avait très faim, il n'attendait qu'une chose: que nous aurions fini de manger pour se précipiter et terminer tous les restes.

Je m'approchai de lui.

- Viens avec moi

Je l'emmenai à une table proche et dit à la patronne :

- S'il vous plaît, voyez ce que ce garçon désire manger et servez le, je paierai.

La patronne me regarda avec de gros yeux.

- Que faites vous là ?

Je lui dis simplement :

- Sachez madame, que ce garçon est mon image des dizaines d'années auparavant!

Je sais ce qu'il veut, il désire manger. Servez le comme il faut, je m'occupe de tout.

Le garçon, ahuri, les yeux écarquillés me demanda rapidement :

- Monsieur, vous me donnez vraiment à manger?

- Je ne te raconte pas d'histoire, je t'aime, sois à l'aise, commande ce que tu as envie, ce que tu veux manger, je paierai.

Et pour qu'il eût plus confiance, je pris un peu d'argent et le lui donnai:

- Ceci c'est pour que tu puisses acheter du pain plus tard, quant à ce que tu manges ici je paierai à part.

Revenu à ma table, les amis collègues étrangers, très étonnés, me demandèrent pourquoi je faisais cela.

Étranglé par l'émotion je leur dis aussi:

- Ce garçon est mon image dans le temps !

Mes amis, intrigués, voulurent en savoir plus. Je leur racontai alors brièvement mon passé. Leur regard était plein de stupéfaction. Ils étaient loin de penser travailler avec quelqu'un qui avait un passé aussi misérable. Ils allaient alors vers le garçon qui attendait ses plats, et lui donnèrent de l'argent. Voyant que le garçon était apeuré, je vins lui expliquer.

- Ils t'ont trouvé gentil, c'est pour ça qu'ils te donnent un peu plus d'argent. Ils ont bon cœur, ne t'en fais pas !

Revenu à ma table je continuais de le regarder. Je savais qu'il était très remué. Je devinais ses pensées et savais combien il était heureux. Plus que quiconque je pouvais ressentir le bonheur du garçon.

Le lendemain je revenais seul dans ce restaurant. Je ne voyais pas le garçon d'hier, mais un autre. Je savais que les gens dans la même galère, devaient changer d'endroit pour éviter les réprimandes des restaurateurs, j'avais fait d'ailleurs la même chose.

Je faisais alors avec les garçons, les filles ou avec des personnes plus âgées, plus faibles, que je rencontrais dans les restaurants, la même démarche qu'avec le premier garçon, dans la mesure de mes possibilités.

J'avais beaucoup réfléchi à ce que j'avais entrepris. Avec mes moyens, je n'avais qu'une simple action comme offrir un bol de riz chaud à ceux qui étaient en quête de nourriture. A chaque fois que je rentre au pays, je répète ces gestes simples osant espérer un peu de bonheur pour ces personnes affamées, des gens dans la même condition que moi auparavant. Un petit geste de ma part mais certainement un grand bonheur pour eux: un bol de riz chaud avec beaucoup d'amour.

Noël 2008

Lang Thang